26me Année N° 6224 — BUREAUX : RUE NEUVE, 17 — UN NUMÉRO 15 CENTIMES — BUREAUX : RUE NEUVE, 17 — Dimanche 22 Janvier 1882

Propriétaire-Gérant
ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS :
Roubaix-Tourcoing : Trois mois. . 13.50
» » Six mois. . . 26.»»
» » Un an . . . 50.»»

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois. . . . . 15 fr.
La France et l'Etranger, les frais de poste en sus.
Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le *JOURNAL DE ROUBAIX* est désigné pour la publication des *ANNONCES LÉGALES* et *JUDICIAIRES*

Propriétaire-Gérant
ALFRED REBOUX

INSERTIONS :
Annonces : la ligne. . . 20 c.
Réclames : » . . . 30 c.
Faits divers : » . . . 50 c.
On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçues à *Roubaix*, au bureau du journal, à *Lille*, chez M. QUARRÉ, libraire, Grande-Place; à *Paris*, chez MM. HAVAS, LAFFITE ET Cie, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires, (place de la Bourse); à *Bruxelles*, à l'OFFICE DE PUBLICITÉ.

Les abonnements et les annonces pour le *Journal de Roubaix* sont reçus :
A Roubaix, aux bureaux du journal.
A Tourcoing, rue d'Havré, 25.
A Lille, à la succursale de l'*Agence Havas*, rue de la Gare et aux bureaux du *Mémorial*, Grande Place, (entrée par les débris Saint-Etienne).
A Armentières, rue de Lille.
A Paris, aux bureaux de l'*Agence Havas*, place de la Bourse, 8, ou rue Notre-Dame-des-Victoires, 34.

ROUBAIX, LE 21 JANVIER 1882

BOURSE DE PARIS (*Service gouvernemental*)	20 JAN.	21 JAN.
3 0/0.	82 75 »/»	82 40 »/»
3 0/0 amortissable. . .	83 00 »/»	82 60 »/»
Amortissable nouveau. .	00 00 »/»	00 00 »/»
4 1/2 0/0. . . .	113 00 »/»	112 60 »/»
Emprunts 5 0/0. . . .	114 00 »/»	113 25 »/»

Dépêche communiquée par MM. NOULEZ, CANNISSIÉ et Cie

	20 JAN	21 JAN.
3 0/0	82 40	81 85
3 0/0 amortissable	82 40	81 55
3 0/0 amortissable nouveau.	82 40	81 55
5 0/0	113 40	113 00
Banque de France	4975 00	49 0 00
Banque d'Escompte. . . .	780 00	770 00
» Hypothécaire . . .	000 00	655 00
» de Paris . . .	1170 00	1150 00
Foncier Algérien	570 00	000 00
Foncier de France	1575 00	1575 00
Mobilier	000 00	630 00
Générale.	775 00	720 00
Union	1360 00	1300 00
Suez	2240 00	2225 00
Unifiée	330 00	000 00
Italien	86 00	86 20
Russe 1877	00 00	00 00
Landerbank	650 00	000 00
Banque ottomane	760 75	730 00
Chemins espagnols	780 00	785 00
Chemins autrichiens . . .	640 00	635 00
Lombards	280 50	270 00
Nord d'Espagne.	635 00	620 00
Saragosse	520 75	530 00
Panama	520 00	510 00

Dépêche communiquée par la Succursale du CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS, 4 rue Nain.

Cours de clôture	*Comptant* 20 JAN.	21 JAN.
3 0/0	00 00	00 00
3 0/0 amortissable	00 00	00 00
3 0/0 amortissable nouveau.	00 00	00 00
4 1/2 0/0	00 00	00 00
5 0/0	00 00	00 00
Banque de France	5100 00	4250 00
Foncier	1600 00	1595 00
Crédit Général Français . .	725 00	730 00
Cie Fon. de France et d'Algérie.	515 00	510 00
Mobilier Espagnol	770 00	780 00
Banque Ottomane	760 00	720 50
Est	757 00	000 00
Midi	1245 00	1230 00
Lyon	1680 00	1700 00
Nord	2040 00	2000 00
Orléans	1270 00	1240 00
Ouest.	825 00	820 50
Gaz Parisien.	1560 00	1520 00
Cie Générale Transatlantique .	530 00	540 00
Suez	2225 00	0000 00
Omnibus.	1850 00	1800 00
Panama	530 00	515 00
Florin or 4 0/0	76 35	77 00
Hongrois 6 0/0	100 00	000 00
Egypte 6 0/0	382 50	315 00
Italien 5 0/0	86 50	86 00
5 0/0 Russie 77	89 00	88 00
Turc.	12 50	12 30

DÉPÊCHES COMMERCIALES

Dépêches de MM. Busch et Cie, du Havre, représentés à Roubaix, par M. Bulteau-Grymonprez :

Havre, 21 janvier.

Ventes 1,000 b. Marché ferme.

Liverpool, 21 janvier.

Ventes 8,000 b. Marché inchangé.

New-York, 21 janvier.

New-York, 12 »|».
Recettes 18,000 b.
New-Orléans low middling 85 1/2.
Savannah » » 83 »|»

Bulletin du Jour

« Plus de Bourse, plus de gouvernement, » tel serait le mot de la situation, s'il faut en croire un journal républicain du soir. Le cabinet est, en effet, fortement atteint par la composition de la commission chargée d'examiner le projet du gouvernement, et la Bourse est le théâtre d'une baisse inconsidérée, à laquelle il est difficile d'assigner un terme. Avec la *France*, le *Figaro*, etc., nous croyons qu'il est du devoir de la presse de réagir contre un emportement exagéré, mais il est évident que, malgré les efforts de ses officieux, le ministère a sa part dans l'effondrement du marché. Depuis son arrivée aux affaires, la rente a baissé de *six francs*, soit : *un milliard de perte pour la France !* Et qu'on ne nous dise pas que M. Gambetta et ses « commis d'ordre » sont innocents de ce qui se passe, car il est évident que, si la Bourse avait été à la hausse, ils se seraient prévalus de la situation du marché pour arguer de la confiance que les affaires avaient en eux. Quoi qu'il en soit, il est certain aussi que la spéculation a sa large part de responsabilité dans ce qui se passe, elle paye les vitres qu'elle a aidé à casser. Et maintenant quelles mesures faut-il prendre ? Les *Débats* l'indiquent :

Tout en étant partisan absolu de la liberté des transactions, disent-ils, nous croyons cependant que le gouvernement peut et doit intervenir, non pas pour s'immiscer dans le règlement ou le mode des transactions, mais bien pour déclarer qu'il va, dans le plus bref délai, présenter une loi pour rectifier l'article 1965 du code civil et faire rentrer dans le droit commun toutes les opérations faites à terme à la Bourse, qu'il s'agisse de marchandises ou de fonds publics.

Il y a longtemps, que cette mesure était réclamée. Faudra-t-il un *krach* politique et financier pour la voir enfin réalisée ?

Sauf la *République française* et le *Voltaire*, tous les journaux radicaux, centre gauche, conservateurs, sont unanimes à constater le « formidable échec » que la politique de M. Gambetta vient de subir à la Chambre par la nomination, dans la commission, de trente-deux membres sur trente-trois absolument hostiles à ses projets révisionnistes.

Les titres des articles consacrés à ce grave incident parlementaire sont d'ailleurs significatifs. Ici c'est : le *Suicide*; là : le 9 *Thermidor* ! La *Défaite de M. Gambetta*, dit cet autre ; son *Effondrement*, son *Ecrasement*, lisons-nous ailleurs, et naturellement le cliché : *Echec au roi* ! n'a pas manqué de faire son apparition.

Ce qui constitue la gravité de cette démonstration politique, c'est que la majorité, la totalité pour mieux dire de la commission, n'est d'accord que sur un point : repousser la proposition du cabinet. Ses membres, en effet, diffèrent d'opinion sur la mesure dans laquelle la révision doit avoir lieu : il y en a même, d'après le moniteur officieux de M. Brisson, qui sont hostiles à toute révision. N'être pas suspect de complaisance ni même de bienveillance envers le cabinet, a été la première qualité requise pour obtenir la majorité dans les bureaux. De tous les candidats ministériels, un seul a passé dans le quatrième bureau, au troisième tour seulement et avec une voix de majorité : c'est M. Marcelin Pellet. Les autres partisans de la politique gambettiste ont tous échoué avec des minorités presque ridicules.

« Quelle aventure étrange ! » dit à ce propos le *XIXe Siècle*. On avait appelé M. Gambetta au pouvoir en le priant de choisir son occasion, son heure. Jamais homme n'eut une situation aussi propice et ne monta au Capitole aussi doucement, par des sentiers mieux tapissés de mousse et de fleurs. Et maintenant, que l'on prête l'oreille à la voix publique. Qu'entend-on ? Et comment s'est évanoui tant de prestige ? Le *XIXe Siècle* prétend que c'est parce qu'il s'est cru assez fort pour lutter contre le sentiment du pays. Mais nous croyons qu'à cette cause il faut en ajouter d'autres, une surtout, celle que le *Constitutionnel* nous indique en ces termes :

Tant que M. Gambetta a favorisé la fortune politique des 363, il a pu leur commander comme un général à ses soldats qui comptent sur la victoire et le butin. Du jour où M. Gambetta, devenu homme de gouvernement, a voulu se passer du concours compromettant de ses prétoriens, pour rétablir le scrutin de liste, c'est-à-dire pour faire rentrer dans le néant les artisans de sa gloire passée, il est resté seul...

Le ministère est-il donc condamné ? Les journaux opportunistes affectent encore la plus grande confiance et prétendent que la « coalition » s'effondrera au grand jour d'un débat public. M. Thiers affichait la même confiance lors du 24 Mai : et l'on sait ce qu'il en advint ! En attendant les membres de la commission se sont réunis hier. Après deux tours de scrutin, M. Margaine a été élu président par 15 voix contre M. Boysset, 13 voix, et M. Féau a été nommé secrétaire.

D'après le *National*, la plupart des commissaires croient que le rapport pourra être fait aujourd'hui, déposé sur le bureau de la Chambre, et que la discussion pourrait commencer après-demain. *Finissons-en* ! s'écriait hier le journal ministériel *Paris*, en s'adressant aux membres de la commission : on voit qu'ils n'avaient pas besoin de cette objurgation pour hâter la fin d'un crise due aux patrons du *Paris*.

On annonçait dernièrement l'envoi d'un cuirassé turc à Alexandrie. Depuis lors, il a été dit qu'il s'agissait d'une vieille coque de navire, absolument hors d'état de voyager. Maintenant on parle en Egypte, non-seulement d'un cuirasse ottoman, mais de toute une escadre, et, suivant un journal anglais, cette nouvelle réjouit fort le parti dit national. Mais il ne faut pas oublier que l'annonce d'une escadre turque, en Egypte, à Tripoli ou à Tunis, est un des moyens employés à Constantinople pour raviver l'agitation des indigènes. En fait, l'escadre annoncée n'arrive jamais.

Autour de la Bourse

Le *Figaro* dont nous avons reproduit hier l'article intitulé LA JOURNÉE DE JEUDI complète aujourd'hui les renseignements qu'il a donnés à propos de M. Lebaudy. D'après ce journal, la plupart de ceux qui ont raconté les événements d'hier, ont confondu les deux frères, MM. Gustave et Jules Lebaudy; c'est M. Jules Lebaudy qui est le héros de la baisse d'avant-hier, et à qui on avait appliqué le signalement de son frère, M. Gustave Lebaudy. Ce dernier est député de Seine-et-Oise, président de la commission des douanes et vice-président des chemins de fer de l'Etat : c'est lui qui est le propriétaire du théâtre du Vaudeville. Il est complètement étranger aux combinaisons financières de son frère, et n'est associé avec lui que pour l'exploitation de raffineries.

Ajoutons, en ce qui concerne M. Pamard, que ce dernier nous écrit qu'il n'a pas été atteint par les événements de la Bourse, ne s'étant de sa vie mêlé à aucune spéculation.

Aujourd'hui que la Bourse paraît vouloir se remettre de la panique à laquelle elle a obéi pendant quelques heures, et que les renseignements qui nous arrivent de tous côtés permettent d'espérer que cette panique n'aura pas les conséquences désastreuses que l'on pouvait craindre, il ne nous déplaît pas de constater que si la leçon a été rude, tout fait supposer qu'elle sera également profitable.

Les gros bénéfices réalisés à la Bourse pendant ces derniers temps avaient peu à peu jeté dans la spéculation des capitaux qui profitaient d'ordinaire au commerce et à l'industrie. La débâcle de jeudi aura certainement pour résultat de les ramener pour l'avenir à leur destination première, moins avantageuse, peut-être, mais moins exposée à coup sûr.

***

Nous croyons intéressant de donner ici un rapide croquis des deux personnalités financières dont le nom est depuis quelques jours dans toutes les bouches.

EUGÈNE BONTOUX

C'est l'homme du jour. Celui dont tout le monde parle, même les gens qui n'ont jamais mis le pied à la Bourse, et qui ignorent absolument ce que c'est que l'Union Générale et la Timbale. On trouve, non sans quelque apparence de raison, que le créateur d'un établissement financier dont les actions baissent de onze cents francs dans une seule Bourse ne saurait être le premier venu et on s'attend à lui voir prendre avant peu une revanche victorieuse. On fait plus, on la désire cette revanche; au besoin on y aiderait.

M. Eugène Bontoux doit flotter entre cinquante-deux et cinquante quatre ans. Petit, les yeux vifs, mais masqués par des lunettes, portant toute sa barbe qui commence à grisonner, ce qui frappe tout d'abord en lui lorsqu'on l'aborde, même pour la première fois et qu'il vous parle, ce sont ces façons familières, qui font que le plus humble solliciteur se sent à l'aise en sa présence et n'hésite pas à exposer franchement le but de sa visite.

Originaire des Alpes, il a fait ses études à l'Ecole polytechnique, d'où il est passé dans les Ponts-et-Chaussées. Ses débuts dans l'administration financière datent de la création des Chemins de fer Lombards, dont il fut longtemps le directeur général à Vienne. Il a, du reste, conservé de nombreuses et puissantes relations en Autriche.

Marié à la fille du général baron Blancard, M. Bontoux a eu la bonne fortune de rencontrer chez sa femme la même intelligence et la même aptitude des affaires qu'il possède, lui, à un si haut degré. Le ciel leur avait donné un fils que la mort leur a enlevé à l'âge de vingt ans.

Elevé chrétiennement par sa famille, ce deuil cruel, loin d'abattre la foi religieuse du malheureux père, ne fit que la surexciter. L'homme d'affaires est doublé d'un croyant ardent et convaincu, dont l'honnêteté privée peut, abon droit, être considérée comme un garant de l'honnêteté publique.

Quand il est à Paris, le fondateur de l'Union Générale passe ses journées entières dans son cabinet. Toujours le premier arrivé et le dernier parti, il reçoit tous ceux qui se présentent pour lui parler, écoute et répond à chacun sans cesser d'écrire, et trouve le moyen d'expédier une foule de lettres entre deux visites.

L'été, il va se reposer dans son château d'Allex, près de Valence, dans le département de la Drôme.

On peut dire qu'en fondant l'Union Générale, M. Bontoux a obéi au double mobile d'occuper son activité toujours en éveil et d'essayer d'élever, à côté de nombreux établissements financiers d'origine juive, un établissement rival fait de capitaux catholiques.

L'accueil fait à la nouvelle Banque et la hausse successive des actions sont une preuve irréfutable de la confiance du public, confiance que la panique d'hier n'a pas ébranlée et que le retour de M. Bontoux, annoncé pour ce matin samedi, suffira, nous en sommes sûrs, pour imposer à tous.

Le *Petit Journal* prête un mot bien topique à M. Gambetta. Samedi matin, lorsque MM. Labuze, Naquet et Hérisson se rendirent au ministère des affaires étrangères pour dissuader le président du conseil de mettre le scrutin de liste dans le projet de révision, M. Gambetta aurait, entre autres aménités, répondu de ce qui suit :

« Les députés sont mes maîtres, je le » sais, mais le suffrage universel est leur » maître, et je suis le maître du suffrage » universel. »

« Je suis le maître du suffrage universel !» n'est-ce pas la traduction en idiome radical du célèbre mot attribué à Louis XIV : « L'Etat, c'est moi ! »

COMMENT ON FAIT LA GUERRE AUX CONGREGANISTES

Il y a quelques jours, le préfet de Bordeaux faisait parler de lui : de sa propre autorité et sans aucun droit, il faisait apposer les scelles sur une propriété privée. Aujourd'hui, nous avons à signaler un autre abus commis par le préfet de l'Ariège.

Certains bruits calomnieux couraient depuis quelque temps à Mirepoix, sur le compte d'un frère Fabre, adjoint à l'école congréganiste de cette ville. Vite M. le préfet se fit l'écho de ces bruits et lança un arrêté qui révoquait de ses fonctions le sieur Fabre ainsi que le frère Ricolens, directeur de l'école, pour n'avoir pas surveillé son adjoint.

Voici maintenant la suite de l'histoire, d'après la *Vérité* de Morlaix du 14 décembre :

« Samedi dernier, à Mirepoix, quatre gendarmes et deux agents se présentaient chez les frères pour arrêter le frère-adjoint; on le conduisit à la mairie où se trouvaient le procureur de la République et le juge d'instruction. Quatre enfants choisis à dessein, déposèrent contre lui en termes identique, mais au bout de quelques minutes, honteux de ce qu'ils venaient de faire, ils avouaient en pleurant que tout ce qu'ils venaient de dire était faux et *déclaraient qu'on les avait forcés de parler de la sorte*. Le frère fut reconduit chez lui par une foule immense qui criait « Vivent les Frères ! » La grande majorité de la population a signé une pétition pour demander le maintien de l'école congréganiste. M. le préfet déférera-t-il aux vœux des habitant de Mirepoix ?

Le curé de Saint-Sérotin (près Sens) avait été également calomnié d'une façon grossière ; il vient de faire condamner ses diffamateurs à 6 jours d'emprisonnement et à des dommages-intérêts, par jugement du 7 décembre dernier.

C'est d'un bon exemple !

Nous devenons vraiment, sous certains rapports, la sentine de l'Europe. Ainsi, pour donner une idée des infâmies dans lesquelles est tombée la « littérature » française, il faudrait analyser ou citer des passages de quelques-uns des romans en vogue, et ce nous est chose moralement impossible. Nous nous bornerons à dire, afin de marquer le degré de notre abaissement, que les autorités du royaume de Prusse viennent de faire saisir et confisquer deux turpitudes signées Emile Zola : *Nana* et *La faute du pasteur Mouret*.

Il avait raison le poète — un poète républicain, Auguste Barbier — quand ces beaux et nobles vers tombaient de sa plume indignée :

Ah ! dans ces temps maudits, les citoyens iniques
Ne sont pas tous errant sur les places publiques !
. . . . . .
Ce sont tous les auteurs qui, le scapel en main,
Cherchent, les yeux ardents, au fond du cœur humain,
La fibre la plus vive et la plus sale veine
Pour en faire jaillir des flots d'or à main pleine.
Les uns vont calculant du fond du cabinet
D'un spectacle hideux le produit brut et net :
D'autres aux ris du peuple, aux brocards de l'école,
Promènent sans pitié l'encensoir et l'étole ;
D'autres, désishabillant la céleste pudeur,
Ne laissent pas un voile à l'humaine candeur !
. . . . . .
Ils ne savent donc pas,
Quelle force ont les arts pour démolir les mœurs !
Ils ne savent donc pas que leurs plumes grossières
Referment les sillons creusés par les lumières !
Combien il est affreux d'empoisonner le bien,
Et de porter le nom de nauvrais citoyen !
Ils ne savent donc pas la sanglante torture
De se dire, à part soi : J'ai fait une œuvre impure,
Et de voir ses enfants à la face du ciel
Baisser l'œil et rougir du renom paternel !
Non, le gain les excite et l'argent les enivre :
L'argent leur clôt les yeux et leur noircit la lèvre ;
L'argent, l'argent fatal, dernier dieu des humains,
Les prend par les cheveux, les secoue à deux mains,
Les pousse dans le mal et, pour un vil salaire,
Leur mettrait les deux pieds sur le corps de leur père.

Plusieurs journaux républicains avaient répandu le bruit que la droite sénatoriale se prononcerait pour la révision intégrale de la Constitution. Leur imagination féconde avait même distribué les rôles à plusieurs de nos amis. Ce bruit ne pouvait avoir aucun fondement et n'en avait aucun. Ni M. Buffet, ni M. le duc de Broglie, ni M. Bocher n'ont jamais eu les vues qu'on leur prête ni donné lieu, par leur attitude ou leur langage, à de semblables suppositions.

—

On assure que M. Grévy s'est, hier, montré satisfait du résultat de la délibération des bureaux; mais on assure aussi qu'il se défend d'avoir rien fait pour que M. Gambetta échouât. On rapporte cependant que M. Wilson a travaillé à cet échec. Peut-être agissait-il sans l'agrément de son beau-père. Ce sont là des affaires de famille; nous n'avons pas à nous en mêler.

—

Les sénateurs de gauche laissaient voir hier qu'ils n'étaient pas mécontents de ce que les bureaux de la Chambre venaient de faire. Ils se disaient tout bas que, si la proposition de M. Gambetta ne venait pas jusqu'à la Chambre, ils seraient délivrés de la nécessité de prendre parti.

—

On a particulièrement remarqué la nomination de M. Boysset comme commissaire. M. Boysset avait été rapporteur de la commission chargée d'examiner la proposition de M. Bardoux sur le scrutin de liste. M. Boysset est un adversaire connu de ce mode de scrutin.

LETTRE DE PARIS

Paris, le 20 janvier 1882

Malgré son désastre d'hier, M. Gambetta est loin de désespérer. Il a foi dans son étoile puis il se souvient du revirement produit par son éloquence lors de la proposition Bardoux, il compte donc que son intervention dans le débat en séance publique sera décisive. Quand la commission aura fini son travail, disait-il, en se promenant dans les couloirs, je m'entretiendrai avec la Chambre, nous causerons ensemble et vous verrez que nous nous entendrons.

Beaucoup de ceux qui ont voté contre lui semblaient donnr raison à ses paroles en venant, à la sortie de leurs bureaux, s'entretenir avec lui et expliquer dans une attitude plus qu'humble les mobiles de leur résolution.

Les amis de M. Gambetta prétendent, du reste, qu'il y a un coup monté, que l'Elysée conspirait contre eux, bref, que MM. Wilson, Ferry, etc., se sont coalisés avec l'extrême gauche pour renverser le grand ministère.

D'après d'autres rumeurs, les collègues de M. Gambetta eux-mêmes, en laissant entrevoir qu'un avertissement de la majorité était nécessaire pour contraindre M. Gambetta à céder sur le scrutin de liste, seraient également pour beaucoup dans la défaite de leur chef. Mais tout cela n'est pas autrement prouvé, et si un revicement doit se produire dans la majorité, ce ne sera pas seulement parce que les intrigues auxquelles je viens de faire allusion auront disparu.

Les organes du premier ministre, la *République française* en tête considèrent comme indispensable que des explications aient lieu entre le chef du cabinet et la majorité pour savoir si celle-ci renonce décidément aux réformes promises et qui ne sont possibles qu'avec le ministère actuel. « Toutes les passions personnelles, toutes les impressions de parti et de coterie doivent s'effacer devant l'intérêt supérieur de la république, s'écrie le *Voltaire*. Ni crise ministérielle, ni avortement de la révision, tel doit être le mot d'ordre de ceux qui mettent au-dessus de toutes choses le dévouement à la patrie républicaine et l'amour de la démocratie. »

Les conséquences de la retraite de M. Gambetta au sujet desquelles ses amis n'ont pas insisté dans les bureaux, afin de ne pas avoir l'air de vouloir ainsi exercer une pression sur la majorité, sont très-nettement exposées ce matin dans l'*Union républicaine*, de façon à donner à réfléchir aux opposans d'hier.

Après avoir démontré « l'impossibilité » d'un cabinet d'extrême gauche sous la présidence de M. Clémenceau, le journal de MM. Floquet et Allain-Targé examine l'hypothèse d'un ministère de gauche, ayant à sa tête soit M. de Freycinet, soit M. Jules Ferry, avec l'adjonction de MM. Léon Say, Wilson et quelques autres.

Ce cabinet, qui écarterait le scrutin de liste, serait-il de taille à réaliser tout ou partie du programme radical. Il ne voudra pas non plus de la révision intégrale, il marchandera la réforme judiciaire et celle du Concordat. Bref, en supposant qu'il ait, d'abord la majorité, comme ce ne sera qu'à la condition de la faire reculer jusqu'au centre gauche, il ne tardera pas à rencontrer une opposition qu'elle lui faudra se retirer ou recourir à la dissolution.

Cependant que fera M. Gambetta ? Il se retrempera dans l'opposition, où son talent et son influence se retrouveront plus puissans que jamais. Et, qu'il y ai ou non dissolution, il sera encore une fois désigné par l'opinion pour prendre les rênes du gouvernement. Alors, on se trouvera dans une situation ministérielle identique à celle que nous avons aujourd'hui, mais on aura perdu plusieurs années, on aurra lassé la France, et tout cela au détriment du régime républicain, dont les ennemis retrouveront peut-être le nombre des voix réactionnaires qui a assuré à plusieurs reprises leur succès.

Maintenant que je vous ai exposé les espérances et le plan de campagne de M. Gambetta et de ses amis dans la présente conjoncture, je vais passer dans le camp opposé et essayer de vous faire connaître les projets en perspective. Je dis en perspective, parce que, sauf quelques meneurs, ces projets ne sont encore qu'entrevus par la masse, qui a surtout voté pour donner une leçon au chef du cabinet, moins peut-être à cause des nominations Weiss-Miribel et du scrutin de liste que par esprit de

---

FEUILLETON DU 22 JANVIER

— 2 —

ÉLIANE

PAR A. GRAVEN

I

Mais le grand salon de tapisseries, avec sa table ronde, ses chaises et ses fauteuils systématiquement rangés, et même le petit salon, avec les horribles traces du grand empire qui en ont détruit le style, tout cela est bien plus conforme au goût général qui règne dans ma famille et leur semble à tous, je gage, beaucoup plus convenable que tout ce charmant mélange de fouillis et de bon ordre dont je raffole, et qui me fait préférer cette chambre, même lorsque vous n'y êtes pas, à toutes celles de la maison.

La jeune fille, à qui tout ceci s'adressait, après avoir commencé par rire, était devenue fort grave, et son visage, éclairé un instant d'un vif éclat, avait repris son expression précédente, pensive, et triste.

— Ce que vous me dites-là, Raynald, dit-elle après un silence, ne me fait pas plaisir; différer des autres, c'est fort souvent les contrarier malgré soi, et Dieu sait, si j'ai envie de contrarier votre bonne mère ou Blanche, que j'aime tendrement, quoique...

— Quoique vous ne lui ressembliez pas du tout.

— Si je ne lui ressemble pas, ce n'est certes pas faire mon éloge. Quoi qu'il en soit, je suis maintenant de votre famille, et depuis près d'un an que votre mère m'a adoptée, j'aurais dû prendre tous les goûts, toutes les habitudes de la maison et surtout m'être débarrassée des singularités qui tiennent à la vie que j'ai menée depuis mon enfance. Mais, pour cela, il faudrait un peu oublier ce passé... tandis que... quoiqu'assurément je sois très heureuse...

Elle s'arrêta tout court pour que sa voix ne trahît pas un attendrissement qu'elle voulait cacher comme une ingratitude. Mais ce fut en vain, de grosses larmes remplissaient ses yeux, et, ne pouvant les arrêter, elle les laissa un instant couler en silence. Raynald de Liminges la regardait avec surprise et cherchait à interpréter ses larmes.

Eliane reprit bien vite, en s'essuyant les yeux par un brusque mouvement :

— Vous ne me verrez pas souvent ainsi. Mais cette journée ne ressemble pas pour moi à toutes les autres.

Raynald se méprit sur ce qu'elle voulait dire.

— Cette journée est trop belle, en effet, pour la passer ainsi seule et renfermée, je ne m'étonne pas que vous ayez mal aux nerfs, et je trouve inouï que ma mère et ma sœur soient sorties sans vous.

— Je l'ai demandé. Ma tante voulait m'emmener, Blanche refusait de sortir sans moi. Mais... ce jour est pour moi celui d'un triste anniversaire, j'ai obtenu de le passer seule.

Eliane se tut. Elle ne pleurait plus... mais, debout, appuyée contre le dossier d'un fauteuil, elle oubliait la présence de son cousin, et elle reprenait peu à peu le cours des pensées, que son apparition avait interrompues.

Ainsi posée sans le savoir, dans une attitude qui faisait valoir la grâce et la noblesse de sa taille, avec sa robe de soie grise, sa large ceinture noire, ses cheveux ondoyants et épais partagés sur son front en ligne droite comme ceux d'une statue grecque et retombant par derrière en longues boucles : elle eut pu servir de modèle à un peintre, et la lumière du soleil couchant jetant sur sa chevelure des reflets dorés et éclairant les objets dont elle était environnée, complétait le tableau que Raynald contemplait en silence avec toute l'attention d'un homme qui possédait, ainsi qu'il venait de le dire, le goût et l'instinct du pittoresque. En même temps, il éprouvait un vif intérêt et une curiosité croissante.

Pourquoi Eliane pleurait-elle... Quel était le motif d'une tristesse, qui d'ailleurs ne semblait pas être dans son caractère ?... Quelle pensée voilait son beau regard devant lequel semblait se dresser une image visible pour elle seule ?

Raynald l'ignorait et il brûlait de le savoir...

L'adoption d'Eliane par la marquise de Liminges avait eu lieu près d'un an auparavant. Mais, à cette époque, Raynald était absent. Depuis quelques jours seulement, il était revenu d'Italie, où il avait passé tout l'hiver. Ce qui avait précédé et motivé cette adoption lui était encore à peu près inconnu.

Il savait seulement que sa cousine avait été élevée en Angleterre, et ceci le conduisait en ce moment à chercher l'explication de sa tristesse dans ses réminiscences des romans anglais dont sa mémoire était richement meublée. Il avait à la fois le goût délicat et l'esprit romanesque, ce qui lui donnait pour ce genre de littérature, une préférence dont se moquaient quelques-uns de ses amis. Cependant, pas plus qu'eux, lorsqu'il était à Paris, il ne s'occupait habituellement des jeunes filles ; il disait, comme d'autres, qu'elles se ressemblaient toutes et qu'il n'apercevait aucune différence entre elles. L'avenir divulgue assez promptement que cette uniformité apparente laisse intacte la variété infinie des esprits, des caractères, des facultés intellectuelles et morales. Raynald eût fait cette découverte plus vite qu'un autre, s'il y eût attaché la moindre importance. Mais aucun intérêt de ce genre ne s'était réveillé en lui jusqu'à ce jour, et celui qu'il éprouvait en ce moment tenait surtout à ce que celle qui était là devant lui se détachait du groupe des demois elles qu'il voyait habituellement par une attitude particulière et presque indéfinissable. Elle était, en effet, calme, simple et silencieuse plus qu'aucune d'elles, elle avait pris, sans effort, toutes les habitudes du lieu où elle se trouvait. Pour élever la voix, elle attendait, tout comme Blanche, sa jeune cousine, qui avait deux ans de moins qu'elle, qu'on lui adressât la parole. Elle la suivait avec empressement au bout du salon, et travaillait sans rien dire pendant la soirée entière.

Dans tout cela, toutefois, il était évident qu'elle agissait, non point par obéissance ou par imitation, mais par une réserve naturelle qu'il lui coûtait de vaincre. Elle semblait vivre dans un monde intérieur dont elle n'était pas pressée de sortir ; mais lorsqu'elle avait rompu le silence, il était facile aussi de s'apercevoir que ses idées étaient spontanées et originales et qu'elle avait eu l'habitude de lire, de causer et de penser à son gré.

Après l'avoir regardée ainsi beaucoup plus longtemps que l'un ou l'autre ne s'en était rendu compte, Raynald résolut de s'éclairer, en ouvrant son interrogatoire.

— J'espère, ma cousine, dit-il avec une sorte de solennité, que vous excuserez l'indiscrétion que je vais commettre, mais notre situation actuelle me permet, je le pense, de vous traiter comme si vous étiez ma sœur.

Eliane, qui d'abord n'écoutait pas, ramena son regard vers lui d'un air un peu plus attentif.

— La vie des jeunes filles anglaises, poursuivit Raynald, ne s'écoule pas, comme celle des nôtres, dans une sereine uniformité, et, à moins qu'il ne s'agisse d'un secret dont je ne puis être dépositaire, peut-être consentirez-vous à m'ouvrir votre cœur et à me dire toute la vérité.

Eliane ouvrit ses grands yeux.

— Je n'ai aucun secret à confier ou à garder, dit-elle.

— Non ?... alors dites-moi pourquoi vous pleurez et quel souvenir est attaché à ce jour que vous passez ainsi, si tristement, toute seule ?

— Ce jour, répondit Eliane sans hésitation, quoique d'une voix émue, — est l'anniversaire de celui où, il y a un an, mon grand-père est mort subitement devant moi.

Raynald, en entendant cette révélation qui faisait évanouir ses visions romanesques, fut à la fois dérouté et peut-être soulagé ; néanmoins il fut embarrassé pour poursuivre l'entretien.

De qui parlait-elle ?... ils avaient eu, l'un et l'autre, pour grand-père commun le vieux marquis de Limoges, dont Raynald se souvenait fort bien, quoiqu'il n'eût que dix ans à l'époque de sa mort. Mais il y avait de cela près de dix-sept ans, il ne pouvait être question de celui-là. C'était donc de son aïeul maternel que parlait Eliane. Qui était-il ?... Chose surprenante, il l'ignorait... Mais, en tout cas, il lui semblait bien singulier qu'une belle jeune fille de dix-huit ans fût plongée dans un chagrin si profond et si long par un tel événement ? Quoi qu'il en fût, sa curiosité précédente changea d'objet, mais n'en demeura pas moins vive. Un certain mystère avait toujours plané sur la destinée du père d'Eliane.

Raynald savait seulement que son oncle Roger s'était expatrié fort jeune, totalement ruiné par des folies de tout genre, en laissant à son frère aîné le soin de payer ses dettes. Il n'était jamais revenu, et son nom était rarement prononcé parmi les siens. Raynald se souvenait vaguement que son oncle avait épousé une Anglaise, qu'il l'avait emmenée avec lui en Amérique, d'où, au bout de quelques années, veuve et mourante elle-même, elle était revenue sous le toit de son père, où elle avait expiré en lui confiant le soin de son unique enfant.

Raynald n'avait jamais, depuis, songé à cette petite fille et encore bien moins au grand-père inconnu qui l'élevait loin d'eux, mais lorsqu'à son retour il avait trouvé Eliane établie sous le toit de sa mère, la profonde indifférence que lui avait inspiré jusque-là le sort de cette cousine étrangère s'était grandement modifiée. Maintenant il désirait savoir jusque dans les moindres détails tout ce qui la concernait, et cependant il ne pouvait la questionner sans trahir une ignorance dont, vis-à-vis d'une si proche parente, il se sentait embarrassé. Tandis qu'il hésitait, elle répondit d'elle-même, sans s'en douter, à l'une des questions qu'il n'osait lui adresser.

— Mon grand-père se nommait John Maxwell, dit-elle; ce nom vous était inconnu peut-être, mon cousin ?

— J'en conviens, dit Raynald en rougissant.

Elle poursuivit tristement :

— Cela ne m'étonne pas, nous vivons si séparés de la famille de mon père, et la France est si loin de l'Angleterre. C'est pourtant, continua-t-elle en relevant ses yeux humides avec une expression de fierté, un grand nom, un nom ancien aussi bien que vénéré.

(*A suivre.*)